

THÉOLOGIE

Audacieux recherchés !

La plupart des théologiens d'aujourd'hui ne semblent pas égaler ceux qui étaient actifs à Vatican II. Le manque de reconnaissance de leur mission pourrait en être la cause.

A Vatican II, les pères conciliaires ont pu compter sur l'aide essentielle de nombreux théologiens de grande qualité académique et spirituelle. De nos jours, on est encore émerveillé du nombre de spécialistes de très haut niveau que comptait l'Église à cette époque, alors qu'elle sortait d'une période pénible pour les théologiens. En effet, depuis *Humani generis*, on n'attendait d'eux guère plus que de trouver dans la Tradition, des textes justifiant les énoncés du Magistère.

Cinquante ans plus tard, les choses sont différentes. Même si nos facultés de théologie comptent d'excellents professeurs, il est bien difficile de discerner une « collection » de théologiens de la classe de ceux qui ont survécu courageusement à *Humani generis*. Sans ces personnages historiques, les grands textes de Vatican II n'auraient pas vu le jour. Citons Karl Rahner, Yves Congar, Henri de Lubac, et tant d'autres. Peut-être que les théologiens d'aujourd'hui rédigent dans le secret, comme l'a fait le Père de Lubac. Alors qu'il lui était interdit d'enseigner, il a rédigé son admirable *Méditation sur l'Église*. Faut-il être presque centenaire comme le Père Joseph Moingt pour parler librement sans rien craindre ?

DEUX MISSIONS COMPLÉMENTAIRES

Dans l'Église, les théologiens ont toujours eu un rôle distinct mais complémentaire de celui du magistère. Ils étaient déjà mentionnés dans le Nouveau Testament, où ils sont appelés docteurs (didascales en grec). Le rôle du magistère est de

transmettre intact le donné de la foi. Celui des théologiens est d'en repenser sans cesse les formulations pour que ce message puisse être reçu et compris par les hommes et les femmes de tous les temps. Si une nouvelle évangélisation est perçue comme plus nécessaire que par le passé, c'est qu'un fossé s'est créé entre les formules dogmatiques et les cultures modernes en rapide évolution. Toutes ces cultures doivent être remises en contact avec le donné évangélique. Une nouvelle évangélisation, pensée d'en haut et véhiculée à travers une longue chaîne de transmission jusqu'aux Églises locales trouverait peu de réception. Encore moins si elle était le produit de quelques escadrons de « nouveaux évangélisateurs » appliquant les mêmes méthodes au niveau mondial. Une transmission renouvelée n'est possible que si chaque Église locale abrite des pasteurs éclairés et dévoués et des théologiens courageux en harmonie avec leur culture. Ensemble, ils doivent pouvoir non seulement transmettre le donné de la foi de façon compréhensible mais aussi interpellier la culture à la lumière de l'Évangile. C'est ce qu'on appelle l'inculturation.

POUR UNE LIBERTÉ DE RECHERCHE

Si les théologiens d'aujourd'hui, que nous recherchons, ne se manifestent que timidement, c'est peut-être parce qu'ils sont recherchés... d'une autre façon ! Trop, parmi les meilleurs, ont été mis en examen. Comme Jon Sobrino et Jacques Dupuis, par exemple. Il appartient au théologien d'investiguer de nouvelles

voies d'intelligence de la foi. Il doit être aventureux et même audacieux, sachant se soumettre à l'examen et à la correction de ses pairs. C'est ainsi que progressent toutes les sciences et la théologie en est une.

C'est sans doute ce qui explique les événements de 1968, peu de temps après Vatican II : alors que le Père Edward Schillebeeckx était mis en examen, un groupe de 1360 théologiens ont signé un document demandant le droit à une juste liberté de recherche et d'expression. Parmi les jeunes signataires se trouvaient Walter Kasper et Josef Ratzinger.

On ne peut qu'espérer que, dans le contexte de la Nouvelle Évangélisation, les théologiens assument sans crainte leur responsabilité au sein de chaque église locale.



Armand VEILLEUX,
père abbé de l'abbaye de Scourmont
(Chimay)